

EXCURSION DU 14 MAI 1908

La Victoire, Borest, Ermenonville,
Chalis, Montépilloy.

Parler d'Ermenonville et de Chalis après l'intéressante notice que le regretté Président Sorel leur a consacrée, le 13 juin 1892, n'est point chose facile. Mieux vaut le répéter en partie ; « *Non nova sed nove* » n'est guère applicable ici. Toutefois, nous avons légèrement modifié l'itinéraire de 1892 en passant par Borest et en revenant par Montépilloy.

Partis de Compiègne, en gare, à huit heures, au nombre de vingt environ, nous arrivons à neuf heures à Crépy par la vallée d'Automne.

Un trop court espace de vingt-cinq minutes nous permet, bien juste, de visiter les ruines de la collégiale de Saint-Thomas, sans nous laisser le temps même d'apercevoir le vieux château et les anciens remparts, c'est-à-dire la partie vraiment intéressante de l'ancienne petite capitale du Valois. Les abords de la gare animés, depuis une vingtaine d'années, par le voisinage d'usines ne permettent plus d'appliquer à Crépy l'expression de *Ville morte du Valois* que lui donnait, en 1875, à trop juste titre, M. de Marsy.

Voici, d'après Graves, l'histoire abrégée de cette collégiale. Le chapitre de Saint-Thomas

fut fondé, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et Elisabeth, dame de Valois, sa femme. Ils projetèrent d'abord l'établissement d'une église en l'honneur de saint Etienne, sous les murs de Crépy, vers le sud-est, dans le lieu qu'on appelait alors le fief des Bordes. On élevait l'édifice lorsque Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, réfugié en France, vint à Crépy, dont le comte le reçut avec distinction.

On rapporte qu'il demanda sous quelle invocation on devait dédier l'autel ? Philippe lui ayant répondu : au nom du premier martyr ; il répliqua : est-ce celui qui a été ou celui qui sera ? Quelques années après, l'archevêque Becket ayant été assassiné, en Angleterre, puis canonisé, le comte se souvint de sa réponse et voulut que le chapitre prit ce nouveau martyr Thomas pour patron.

Quoique la construction ne fût pas encore à moitié, on dédia l'église, en 1182, sous le nom de Saint-Thomas de Cantorbéry.

Henri, évêque de Senlis, procéda à la consécration en présence du cardinal d'Albano, légat du pape, de l'abbé de Cluny et d'un concours considérable de seigneurs et de peuple. On lut ensuite la charte qui instituait une collégiale composée de dix chanoines, à la nomination du comte de Crépy, qui assignait leurs revenus et réglait l'ordre intérieur de la maison sous l'autorité d'un doyen.

Vers 1245, Philippe-Auguste donna le patronage de Saint-Thomas à l'illustre Guérin, évêque de Senlis.

Cent ans après, le doyen Nicolas de La Ferté-Milon fit mettre sous la réserve tous les

revenus casuels pour être employés à l'achèvement de l'église.

La collégiale fut pillée, rançonnée et la grande tour démolie lors de la prise de la ville par les Anglais. Le doyen Jean Le Fusiller, voulant réparer les désastres de la guerre, réclama, le vingt-un octobre 1740, de Simon Bonnet, évêque de Senlis, la permission de porter processionnellement les reliques de saint Thomas dans l'étendue du diocèse, en quête pour obtenir les secours des âmes pieuses, expédient ancien dont l'application fut profitable, car on réunit les sommes nécessaires à la consolidation des gros murs et au rétablissement des voûtes. Ensuite on procéda à une nouvelle consécration de l'église et l'on y transféra peu après, la Confrérie-aux-Prêtres, qui existait déjà dans la ville.

Quittant Crépy, nous gagnons du temps en descendant à Barbery à dix heures. De cette station, nous apercevons le clocher de Rully (Reguliacum) où Régulus, saint Rieul, premier évêque de Senlis, imposa silence aux murmures des payens, ainsi qu'à des grenouilles trop bruyantes, et mourut vénéré de toute la région vers la fin du 4^e ou du 2^e siècle ?

A Barbery nous attend le break d'un loueur de Senlis, trainé par trois ci-devant chevaux de cavalerie, aux épaules plus tendres que les jambes. Un attelage de cinq n'eût pas été de trop, sans, même de loin, prétendre à la rapidité du char d'Achille conduit par Automédon. Pour le touriste de bonne humeur, ces incidents de route restent au second plan. Nous filons donc, très lentement (*festina lente*), sur La Victoire, sans nous arrêter à

l'église de Mont-l'Evêque, déjà visitée et décrite en 1892.

L'abbaye de la Victoire, propriété de la famille Boula de Coulombier, ne présente plus que d'intéressants débris, sur le lieu on elle s'élevait.

Alexis Martin, dans ses *Promenades aux environs de Paris*, reproduit, avec moins de réserve que l'abbé Müller dans son bel ouvrage sur *Senlis*, la légende des deux courriers qui se rencontrèrent en 1214. Le premier était envoyé par Philippe-Auguste vers le prince Louis, son fils, pour lui annoncer la défaite des Allemands et des Flamands à Bouvines (27 juillet 1214); le second courrier était chargé par le prince Louis d'informer Philippe, son père, de la victoire remportée à Chinon sur les Anglais et de la pacification prochaine de l'Anjou et du Poitou.

Ces deux succès assuraient l'indépendance de la France et la consolidation de sa monarchie.

Philippe-Auguste voulut que les souvenirs de la rencontre et de l'affermissement de son trône fussent consacrés par une fondation pieuse. A cette fin, il fonda, le 8 mars 1222, une abbaye qu'il dédia à Notre-Dame, mais qui fut toujours connue sous le nom d'« Abbaye de la Victoire ».

En 1472, Louis XI dut rebâtir l'église du monastère; cette reconstruction exigea de longues années et ce n'est qu'en mai 1519 que Jean Calveau put consacrer derechef l'édifice.

Après bien des vicissitudes et notamment le passage étrange des *Processions blanches* de la Ligue, elle fut supprimée en 1783 par l'évêque de Senlis qui fit démolir la plus

grande partie des bâtiments, à la demande de l'archevêque de Reims, Talleyrand-Périgord. Aussi n'y retrouve-t-on plus que des fragments du chœur, quelques statues du xv^e siècle, des piliers qui datent du xiii^e et des débris de sculptures surajoutées aux fenêtres au xv^e siècle.

C'est sur le territoire de Mont-l'Evêque que fut donnée et gagnée le 17 mai 1589, la bataille qui contraignit les Ligueurs à lever le siège de Senlis. L'armée venue de Compiègne et commandée par La Noue était inférieure des trois quarts à celle des assiégeants.

Graves indique en quels termes Vaultier, témoin oculaire, rapporte cet événement mémorable.

Sur les conseils de l'abbé Müller, nous avions songé à allonger le chemin en passant par Baron où s'arrêta Jeanne-d'Arc le 14 août 1429, avant d'attaquer Saint-Denis ; mais cet itinéraire nous éloignant trop, nous n'allions que par Borest, dont la plaine est coupée en deux par la Nonette. Assis sur la déclivité d'un côteau, Borest (de *Borreto* 1182), ancien bourg fortifié, était enfermé dans une muraille d'enceinte dont on aperçoit encore quelques traces. Au bord de la route de Senlis et fort près du cimetière, nous rencontrons un grès druidique, si l'on veut ? que la tradition désigne sous le nom pittoresque de « *Queusse de Gargantua* », table ou plaque de grès, haute de trois mètres, épaisse de trente centimètres, enfoncée d'un mètre et demi en terre et large de plus de deux mètres dans la base. Longtemps réputée borne de la forêt de Retz, elle est considérée, par d'autres, comme provenant d'un tombeau gaulois. Le

citoyen Cambry l'estimait trop large pour constituer un véritable monument. En tout cas, l'on trouva, en 1755, à vingt mètres de cette pierre, dans une butte de terre, les ossements de trois grands squelettes, la tête tournée vers la grande pierre et les pieds à l'Orient. Parfois, la charrue exhume des champs environnants des instruments de silex, marteaux, haches, ciseaux et grattoirs.

L'église en croix, avec bas-côtés ajoutés, porte l'empreinte de plusieurs époques et n'a de remarquable que son petit portail, en cintre roman orné de colonnettes à chapiteaux formés de lions fantaisistes. Une statue de Notre-Dame de Pitié, du XVI^e siècle, occupe ce tympan.

Ce détour accessoire, peut-être, par un temps orageux, nous laissait néanmoins arriver pour midi, à Ermenonville (*Hermenovilla* 1136, *Hermenoldvilla* 1182). Les estomacs criaient famine. Ils firent honneur au simple mais très suffisant menu de l'hôtel Tollin.

À une heure et demie, commençait la visite du domaine d'Ermenonville.

La seigneurie en appartint sans interruption à la famille Le Bouteiller de Senlis, depuis 990 jusqu'en 1351. À cette époque Guillaume Le Bouteiller vendit le domaine à Robert de Lorris ; Marguerite de Lorris l'apporta, en 1383, à son mari Philippe de Villiers.

Louis XI y reçut l'hospitalité en 1471... Puis il passa aux mains des : L'Orfèvre, des Ursins, et des Vic en 1603.

Sous Louis XV, on construisit le château actuel et M. de Girardin qui en devint propriétaire en 1763, transforma en un parc les larris

sablonneux qui l'entouraient. Actuellement la propriété appartient au prince Radziwill. Parmi les objets d'art curieux ou intéressants, l'on peut citer un magnifique buste de la princesse Radziwill, signé Cordier ; un combat de taureaux de Verboeckhoven ; des portraits de Lœtitia, de Jérôme et de Joseph Bonaparte, de Napoléon, de Joséphine, de Marie-Louise et du maréchal Ney par Gérard ; une bataille de la Moskowa par Bellangé, puis des panneaux de Wouverman, de Franck-le-Vieux, d'Eckhout, de Watteau, de Gudin, de Fichel ; une charmante statuette d'enfant de Baffranti, et de fort belles tapisseries de Beauvais.

Dans le tome II de nos *Excursions*, M. Sorel rappelle qu'au mois de mai 1778, Jean-Jacques Rousseau y reçut l'hospitalité et qu'il y mourut le 3 juillet suivant. Ses restes reposèrent dans le tombeau que nous voyons, jusqu'au 14 octobre 1794, époque où ils furent transportés au Panthéon. Sa fin subite laisse croire à plusieurs que son esprit mal équilibré, atrabilaire, harcelé de cauchemars perpétuels, l'avait poussé à un acte de désespoir. En face de l'incertain, nous rappelant le *nihil de mortuis nisi bene* et la réserve que l'on doit à ceux qui ne peuvent plus répondre, nous laisserons à de plus curieux le goût d'étudier cette question, non encore élucidée. Nous ne répéterons pas, avec les adversaires du séduisant Jean-Jacques, que le grand saint de sa secte n'est qu'un suicidé.

Les paradoxes philosophiques les plus utopiques pourraient, peut-être, justifier une médisance, mais non pas même excuser une calomnie.

Pressés par le temps, nous négligeons l'église que nous avons visitée en 1892.

Les célèbres parcs d'Ermenonville ont joué un rôle considérable dans la pacifique révolution qui s'est accomplie en France au XVIII^e siècle dans l'*Art de composer des Paysages*, en opposition à la manière solennelle de Le Nôtre. Ils devinrent, par les soins de leur possesseur et créateur, le marquis de Girardin, le triomphe de l'École de l'*Embellissement de la Nature*, à l'époque où le fameux philosophe qui mourut dans cette hospitalière retraite avait mis la nature à la mode.

Sur les pentes qui entourent l'étang et la petite île, où subsiste le tombeau de l'auteur d'*Emile*, tombeau dessiné par P. Robert et sculpté par J.-P. Lesueur, nous remarquons le *Temple de la Philosophie*, édifice circulaire ruiné, dédié à Montaigne. Chaque colonne devait honorer un philosophe, cher au constructeur : Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Descartes, Newton y avaient la leur. L'avenir devait se charger de dédier les autres.

L'arrivée, presque à la même heure, de S. A. le prince Radziwill, venu pour visiter une installation d'éclairage électrique, nous empêcha d'être reçus au château.

Malheureusement une atmosphère orageuse et quelques grondements lointains nous avertissent que la journée ne finira pas sans pluie. Nous passons donc la région du « Désert » et nous gagnons le petit hamceau de Chaalis éloigné de deux kilomètres.

A Chaalis, le roi Louis le Gros avait fondé, en 1136, un monastère, qui longtemps fut un des plus considérables de l'ordre de Citeaux.

L'abbaye, en commende, depuis 1544, ne renfermait plus que quatre religieux en 1790.

L'église de Chaalis, consacrée le 20 octobre 1219, fut démolie pendant la Révolution. Des vastes bâtiments de cette abbaye, de notables parties ont disparu. Toutefois, il reste encore des pans de murailles de l'église dédiée en 1219, avec ses arcades ogivales et une partie des croisillons ; mais surtout, un petit bijou du XIII^e siècle, la chapelle de l'abbé dont quelques fresques fort belles ont été attribuées (un peu facilement peut-être) au Primitice et depuis restaurées par M. Balze.

On remarque actuellement à l'intérieur, une série de blasons peints sur les murs ; ce sont les armoiries des anciens abbés.

On prétend que le Tasse séjourna pendant un certain temps à l'abbaye de Chaalis et qu'il y aurait composé, en partie, son poème de la « Jérusalem délivrée. »

Les bâtiments de l'abbaye qui ont subi une grande réparation au XVII^e siècle, forment aujourd'hui une très belle habitation. Ce domaine, passé des mains de la baronne Bourdon de Vatry à son neveu, M. Hainguerlot, appartient maintenant à M^{me} Edouard André, l'artiste bien connue, née Nélie Jacquemart.

L'on devait terminer la promenade par les ruines du château-fort de Montépilloy, illustré, dit-on, par le passage de la Pucelle. « Charles de France et le duc de Bethfort — « dit Monstrelet — se rencontrèrent l'un « l'autre le 15 août 1429, vers le Mont Espil-
« loy ».

On repasse à Fontaine-les-Corps-Nuds, dont le nom bizarre intrigue, facilement, les amateurs d'étymologie. Il y a là une orthographe

altérée qui ne permet plus de reconnaître le surnom de Cornu que portaient les seigneurs de Fontaine en 1256.

Mais voici qu'arrivés au Fourcheret (Fulcherei 1166), ancienne ferme jadis fortifiée, où l'on remarque les restes d'une très belle grange du treizième siècle partagée en sept travées et trois nefs par des piliers carrés, éclate l'orage trop attendu. Nos pauvres chevaux en subissent plus que nous les inconvénients ; ils hésitent à gravir la côte de Montépilloy (*Mons expellicus* 1075, *Mons speculatorius* 1182, *Mons speculatorum* 1211, de *Spicula* ou *Spicla*, hauteurs fortifiées). Avec temps et patience, nous arrivons au sommet du tertre au moment même où la pluie s'arrête. Cette éclaircie rapide nous permet d'apercevoir le haut de la tour et quelques machicoulis du donjon ; mais la majorité des touristes éprouve le regret de ne pouvoir faire une visite à pied d'œuvre.

Là encore, les Bouteiller furent seigneurs, puis les d'Orgemont, les Lorris et les Montmorency.

Ce qui subsiste du château indique un premier ouvrage du XIII^e siècle avec chemise et étage supérieur ajouté au XIV^e par Louis d'Orléans, le grand bâtisseur de Pierrefonds. Fossé, enceinte de médiocre étendue, entrée défendue par deux tours demi-cylindriques, murailles d'enceinte d'un bel appareil, donjon carré avec tour de quarante-cinq mètres de haut.

Cette tour, partie la plus intéressante, a été bien étudiée par l'abbé Müller. Au XIV^e siècle, elle fut surélevée d'une plate-forme avec crénelages et machicoulis.

Vraisemblablement Louis d'Orléans, frère de Charles VI et duc de Valois, voulait que ses châteaux pussent correspondre par signaux : Montépilloy, Crépy, Béthisy, Vez, Pierrefonds. Après maintes vicissitudes de revers et de gloire, Montépilloy fut démantelé après l'entrée d'Henri IV à Paris.

Notre crainte de ne pas arriver à temps à Barbery pour reprendre le train de Crépy était exagérée. Une grande demi-heure restait à notre disposition ; et, tous y compris nos aimables compagnes d'excursion, nous en profitâmes pour absorber quelques rafraîchissements, moins raffinés que nécessaires.

Nous étions rentrés en gare de Compiègne à huit heures, après être repassés à Crépy sans avoir pu nous y arrêter plus de quelques minutes.

FR. DE ROUCY.